

notre pain, — assise à son foyer et travaillant pour lui, et l'aimant d'autant mieux que j'aurais eu à travailler pour lui ; — le voyant revenir fatigué, lui retirant moi-même son chapeau, son habit ; — et Marian, le réjouissant de quelques petits mets bien simples que, pour l'amour de lui, j'aurais appris à préparer moi-même. — Oh ! j'espère bien qu'il n'est jamais assez seul ni assez triste pour penser à moi, pour évoquer mon image comme j'ai pensé à lui, comme la sienne m'est apparue !

Tandis qu'elle prononçait ces tristes paroles, sa voix avait repris la tendresse vibrante, son visage avait repris la frémissante beauté qui les caractérisaient jadis, et que j'avais pu croire perdues. Ses yeux s'arrêtaient sur la scène désolée, déserte, presque sinistre, qui était devant nous, avec le même regard d'amour que si, dans le ciel obscur et menaçant, ils eussent revu les collines aimées de notre cher Cumberland.

— Ne me parlez plus de Walter, lui dis-je, dès que j'eus repris quelque empire sur moi-même. Oh ! désormais, Laura, épargnons-nous, à toutes deux, l'amertume de son souvenir ! . . . Elle se releva, et me regardant avec tendresse :

— Plutôt que de vous causer un instant de peine, répondit-elle, j'aimerais mieux me taire à jamais sur lui.

— C'est dans votre intérêt, c'est pour vous, repris-je m'excusant, que je vous adresse cette prière. Si votre mari vous entendait . . .

— S'il m'entendait, ce serait sans le moindre étonnement . . .

Cette étrange réponse me fut faite avec le calme froid d'un cœur las de tout. Et le changement survenus dans son attitude, tandis qu'elle parlait ainsi, m'étonna dit presque autant que ses paroles elles-mêmes.

— Sans le moindre étonnement ? répétai-je ; Laura ! songez à ce que vous dites ! . . . Vous m'épouvantez !

— C'est pourtant la vérité, reprit-elle ; c'est ce que je voulais vous dire aujourd'hui, lorsque nous causions ensemble dans votre chambre. Quand naguère je lui ouvris mon cœur, à Limmeridge, mes aveux, limités comme ils l'étaient, ne pouvaient nuire à personne. — Vous-même, Marian, vous en aviez jugé ainsi. Je ne lui ai caché que le nom, — et ce nom, il l'a découvert . . .

Je l'entendais, mais la surprise me coupait la parole. Ses derniers mots venaient de tuer le peu d'espérance qui vivait encore en moi.

— C'est à Rome que ceci est arrivé, continua-elle, toujours aussi calme et toujours aussi froide. Nous assistions à une petite soirée donnée à la colonie anglaise par des amis de sir Percival, — master et mistress Markland. Cette dernière a la réputation de dessiner avec beaucoup d'habileté ; quelques-uns des convives la décidèrent, par leurs instances, à nous montrer ses croquis. Nous lui en fîmes tous compliment ; — mais dans ce que j'avais dit, quelque chose attira particulièrement son attention : — Vous dessinez aussi ! me dit-elle.

Autrefois, répondis-je, c'était un de mes plaisirs ; mais je n'étais qu'une écolière, et j'y ai complètement renoncé.

— Si vous avez dessiné autrefois, me dit-elle, ce goût-là vous reviendra quelque jour ; et pour le cas où ma prévision se réaliserait, j'aurais un professeur à vous recommander.

Je ne répondis rien (vous savez pourquoi, Marian) et voulus changer de conversation. Mais mistress Markland tenait à son idée. J'ai eu bien des maîtres : continua-t-elle ; le meilleur de tous cependant, le plus intelligent et le plus attentif, était un certain M. Hartright. Si jamais vous revenez au dessin, essayez de lui. C'est un jeune homme très-modeste, très-bien élevé . . . je suis sûre qu'il vous plaira . . .

Pensez à l'effet de ces paroles, qui m'é-

taient adressées publiquement, en présence d'étrangers invités afin qu'on leur présentât les nouveaux mariés ! Je fis, pour me maîtriser, tout ce qui dépendait de moi . . . Pas un mot ne sortit de mes lèvres, et je me penchai sur les dessins, comme pour les examiner de plus près. Lorsque je me hasardai à relever la tête, mes yeux rencontrèrent ceux de mon mari, et je lus dans sa physionomie que mon visage m'avait trahi.

Quand nous retournerons en Angleterre, dit-il sans cesser de me regarder, nous verrons à trouver ce M. Hartright. Je le pense comme vous, mistress Markland, et . . . je crois qu'il ne saurait manquer de plaire à lady Glyde . . . La manière dont il avait souligné ces derniers mots fit monter le sang à mes joues, et je sentis mon cœur qui battait à m'étouffer. Rien de plus ne fut dit. — Nous nous retirâmes de bonne heure.

En me ramenant à l'hôtel, en voiture, il ne prononça pas un seul mot. Il m'offrit la main pour descendre et me suivit sur l'escalier, comme d'habitude. Mais, à peine arrivés dans le salon, il ferma la porte à clé, me poussa dans un fauteuil, et, les mains toujours appuyées sur mes épaules, sa tête penchée au-dessus de la mienne :

— Je n'ai jamais cessé, dit-il, depuis le jour où, à Limmeridge, vous me fîtes cette confession audacieuse, de chercher à découvrir l'homme dont il sagissait. Ce soir, votre visage me l'a révélé. Cette homme était votre professeur de dessin, et il se nomme Hartright. Vous aurez à vous en repentir, et il s'en repentira lui-même jusqu'à votre dernière heure à tous deux ! . . . Allez dormir, maintenant, et voyez-le dans vos rêves, si cela vous plaît, les épaules labourées par ma cravache ! . . .

Depuis lors, toutes les fois qu'il est irrité contre moi, il revient sur ce que je lui ai avoué en votre présence, tantôt raillant, tantôt menaçant. Je n'ai aucun moyen

d'empêcher qu'il n'abuse de la confiance que j'ai mise en lui, pour en faire la base de ses odieux soupçons. Je ne puis ni le forcer à me croire, ni lui fermer la bouche. Vous sembleriez étonnée, aujourd'hui, quand vous l'avez entendu me dire que, l'épousant, j'avais fait de nécessité vertu. Vous ne serez plus étonnée, maintenant, quand vous l'entendrez, à son premier moment de colère, répéter cet abominable propos . . . Oh ! laissez, Marian ! laissez ! . . . vous me faites mal . . .

Je l'avais prise dans mes bras, et sous l'aiguillon, sous l'angoisse de mes remords, leur étreinte convulsive la tenait à demi-étouffée. Oui ! mes remords ! Le pâle désespoir empreint sur le visage de Walter, alors que, dans le pavillon d'été, à Limmeridge, mes cruelles paroles lui allaient au cœur, me réapparaissait comme un silencieux et insupportable reproche. J'avais montré de la main, à cet homme que ma sœur aimait, le chemin qui, pas à pas, le conduisait hors de son pays, l'éloignait de toutes ses affections. Entre ces deux jeunes cœurs, je m'étais placée, inflexible, pour les séparer à jamais l'un de l'autre, — et, en témoignage de ce que j'avais fait alors, leur deux existences gisaient, pour ainsi dire, à mes pieds, écroulées, perdues à jamais. Oui, j'avais fait tout ceci, et je l'avais fait pour sir Percival Glyde . . . Pour sir Percival Glyde ! . . .

\* \* \*

Je l'entendais parler encore, et devinais, au ton de sa voix qu'elle essayait de me consoler et de me rendre courage, — à moi qui ne méritais rien d'elle, si ce n'est un silence plein de reproches. Je ne saurais dire combien je fus de temps à maîtriser le désespoir où s'abîmaient mes pensées. J'eus d'abord conscience des baisers qu'elle me prodiguait : mes yeux, ensuite, semblèrent rendus tout à coup à la perception des bêtises extérieures